

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 16 /2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53607

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

La conclusion de l'ouvrage s'impose par elle-même: les sociétés de l'Aufklärung ont été des médias de la culture bourgeoise. Une riche bibliographie, un répertoire des sociétés (avec de nombreuses appellations françaises), un index des noms de personnes et de matières, des cartes géographiques, sans oublier le croquis sur la création des sociétés (p. 16) font de cet opuscule un ouvrage de documentation exceptionnel qui mériterait une édition en français.

Jean-Pierre KINTZ, Mulhouse

Hermann WEBER (Hg.), *Aufklärung in Mainz*, Wiesbaden (Steiner Verlag) 1984, 162 p. (Schriften der Mainzer Philosophischen Fakultätsgesellschaft, 9).

Le colloque tenu à Mayence les 23 et 24 avril 1982 par la société de la Faculté de Philosophie peut apparaître à la fois comme la fête du souvenir à l'occasion du deuxième centenaire de la réforme de l'Université et comme, ainsi que le rappelle son maître d'œuvre Hermann WEBER, une commémoration anticipée des événements de la république mayençaise de 1792/1793. Mais, en cette dernière, l'Aufklärung connut-elle son accomplissement ou son brutal écroulement? Question cruciale que pose, d'entrée de jeu, Hermann WEBER et qui dépasse, comme le reconnaît celui-ci les objectifs d'un seul colloque et le cadre de la seule ville de Mayence. Cependant, à défaut d'une solution à ce problème, le lecteur ne manquera pas de trouver dans ces actes une contribution d'importance à l'étude de l'Aufklärung et de ses prolongements dans les pays catholiques de la vieille Allemagne.

Cette ville de 26 à 28000 habitants (en 1780) presque entièrement catholique, si l'on excepte quelques centaines de juifs et de luthériens, située dans cette Rhénanie partagée et terre de contacts entre les confessions et les influences diverses depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, lieu de résidence d'un prince ecclésiastique parmi les plus importants de l'Empire, est en tous points exemplaire. Munich et Mayence sont bien les points forts autour desquels s'organise la vie des Etats catholiques allemands en cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Avoir traité de l'un revient à éclairer plus que le seul secteur rhénan en invitant le lecteur à s'engager sur de nouvelles pistes. Et tout d'abord cette question de fond: les villes catholiques permirent-elles l'éclosion d'une pensée neuve? Trois communications posent des jalons d'importance. Wilhelm Heinse, élève de Wieland à l'Université d'Erfurt, auteur de deux romans à succès le «Laidion» et «Ardinghello» est un parfait Aufklärer par sa critique, souvent radicale, de la tradition religieuse, morale et politique (l'absolutisme sous toutes réformes). En même temps, il développe, dès les années 1775-1780, une conception de la nature originale qui si elle n'est pas sans parenté avec celle de J. J. Rousseau a, par certains côtés, déjà une résonance goethéenne. L'homme, pense-t-il, ne doit pas être isolé du reste de la nature mais il doit être considéré comme la résultante des quatre éléments fondamentaux. Ainsi peut être comprise son éternité puisque les principes de la nature ne meurent pas. Dès lors, plus n'est besoins d'un créateur, d'un ordre spirituel supérieur. Tout est dans la Nature et dans le combat perpétuel que se livrent les différentes espèces ou les êtres vivants pour dominer. Dans cette guerre permanente où seule triomphe la force se trouve le secret de l'Univers. Alors, le concept d'égalité des révolutionnaires français n'est-il pas pire qu'une utopie? Il est le péché des péchés, il est contre nature. Et la constitution de 1791? «Une hutte de sable dans le désert de Lybie!» On peut évoquer en lisant ces lignes quelques philosophes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il ne paraît pas absurde de voir déjà dans ce négateur de Dieu, ce découvreur d'une Nature source de l'inégalité entre les hommes, un ancêtre de Nietzsche. Moins novateurs sans doute, apparaissent l'historien Niklas Vogt et le philosophe Johann Neeb. Le premier, plus pédagogue et moraliste que politologue au sens où un Christophe Guillaume Koch pouvait l'être à l'université voisine de Strasbourg, associe au concept d'Aufklärung celui de l'équilibre entre les puissances et à l'intérieur de celle-ci. Equilibre conçu une fois encore non en terme d'égalité

mais d'harmonie. Ce qu'il exprime, pour un cas précis, en un raccourci significatif: »La perfection de la monarchie prussienne est le résultat de l'excellence de notre temps«. Il n'est pas surprenant qu'un semblable analyste voit dans la Révolution française le mal absolu. Par suite de »cette catastrophe sanglante, écrit-il, toute liberté, tout amour de la patrie, toute Aufklärung et toute vraie culture furent étouffés«. L'ex-abbé Johann Neeb est lui, au contraire, un partisan de la République qu'il sert avec fidélité plusieurs années mais il est surtout un ardent kantien, heureux de trouver dans l'œuvre du philosophe de Königsberg, comme chez Diderot d'ailleurs, les matériaux pour fonder une Morale indépendante de la Religion. Il a vécu assez longtemps pour tirer les conclusions de ce vaste mouvement de l'Aufklärung auquel il a participé. Et, selon lui, elles se résument en un seul mot: »indépendance«. C'est dans cette »indépendance« complète de la philosophie à l'égard de la métaphysique que réside, à ses yeux, l'apport essentiel des Lumières. Ces penseurs, dont la hardiesse surprend, vivant sous l'autorité d'un des premiers prélats de l'Eglise allemande, bénéficient, ce qui étonne encore plus, de sa protection et même parfois, de son amitié. On souhaiterait en savoir davantage sur ces derniers archevêques-électeurs: Emmerich-Joseph von Breidbach-Bürresheim, Frédéric-Charles-Joseph von Erthal et sur son coadjuteur Charles-Théodore von Dalberg. Leurs noms sont évoqués à plusieurs reprises. Ils ne sont pas pour nous des inconnus soit par leur défense des idées fébronniennes, soit par leur rôle lors du Congrès d'Ems en 1786 (von Erthal), soit par leur action à l'époque napoléonienne (Dalberg). Mais nous aimerions, par l'étude de leur correspondance, de leurs discours, l'analyse de leur entourage et le choix de leurs conseillers, les connaître un peu mieux avec leurs ambitions, leurs hésitations et contradictions qu'on devine (d'Erthal) et leur action de princes éclairés. A défaut, nous apprenons quelques-uns des effets de celle-ci. La réforme universitaire de 1784 due au curateur Franz von Bentzel est, sans doute, la plus spectaculaire avec la création d'une faculté d'Histoire et des statistiques, d'une autre de sciences camérales où les jeunes gens suivent en sus d'un enseignement d'économie, de finances et de commerce, des cours de mathématiques, de botanique, d'agronomie et de chimie. Remarquables sont les intentions du prince-électeur et des auteurs de la réforme clairement exprimées lors de la mise en place des nouvelles structures. Le but de l'université, dit-on, n'est pas la recherche scientifique pour elle-même mais la force de l'Etat. »L'Etat exige et les parents attendent« que les jeunes gens ainsi formés reviennent vite dans leurs foyers pour y accomplir les fonctions de curés, de magistrats, de médecins, d'instituteurs ou de chefs d'exploitation pour l'exercice desquelles on les a envoyés s'instruire à l'université. Après les hautes spéculations intellectuelles des Heinse, Vogt ou Neeb voici l'esprit éminemment pratique du siècle de l'Encyclopédie. Cette finalité assignée à l'enseignement supérieur a-t-elle nui à l'activité de la ville comme centre d'édition et de diffusion du livre au moment où Mannheim et Strasbourg, pour ne pas parler de Francfort et Leipzig, s'imposaient très largement? Il est vrai que l'auteur de la communication ne prend pas en compte le livre religieux ce qui est une lacune regrettable concernant une métropole comme Mayence. Cependant, les informations très suggestives qu'il apporte sur l'activité de la société de lecture fondée en 1782 laissent supposer une grande curiosité du livre et des choses publiées. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs, la culture est beaucoup plus phénomène de société que plaisir individuel. C'est pourquoi les sociétés de lecture et le théâtre tiennent une si grande place. A Mayence, le Nationaltheater fondé en 1788 semble avoir connu, de suite, un succès considérable. Cela tient, en bonne partie, à la qualité de son directeur, Karl David Stegmann, à la troupe que celui-ci a su réunir et au programme très varié qu'il a proposé aux spectateurs. La liste des opéras joués de 1788 à 1792 (p. 118-120) révèle à la fois l'éclectisme du choix et le goût du régisseur pour les nouveautés. Un critique a beau trouver la musique du Don Juan »pas assez populaire«, cinq opéras de Mozart sont pourtant montés au Nationaltheater entre 1788 et 1791. Ces médias que sont le théâtre et les sociétés de lecture posent, de suite, le problème de la diffusion des Lumières.

Dans une remarquable contribution, Winfried DOTZAUER montre une Franc-maçonnerie

bien présente dès 1765. Mayence est, très tôt, un maillon important de l'ordre, du moins pour les loges écossaises de stricte observance. Le haut clergé, la Cour et les membres de la régence électorale y tiennent une place dominante. Une famille, celle des von Dalberg – avec en première ligne le propre coadjuteur de l'archevêque-électeur – est présente dans les principales loges de Mayence et des environs et, partout, y joue un rôle très actif. Il en va de même de Jean-Georges Forster que l'on retrouve sur le devant de la scène lors des événements de 1793. Mais l'originalité de la ville rhénane, note M. DOTZAUER, est dans l'activité plus marquée qu'ailleurs des Rose-Croix auxquels J. G. Forster appartient et surtout de l'ordre des Illuminés. Celui-ci, fondé en 1776 par le professeur d'Ingolstadt, Adam Weishaupt, ne vise pas tant au perfectionnement de l'Homme en tant qu'individu qu'à l'action politique grâce aux hautes fonctions occupées par ses membres dans les régences des princes, l'Église, l'université. Or c'est exactement ce qui se passe à Mayence où, au dire d'un contemporain, une grande partie des chanoines, le coadjuteur von Dalberg, les conseillers ecclésiastiques et civils de l'Électeur, les professeurs et le curateur de l'université von Bentzel, appartiennent tous à l'ordre. Dès 1784, Mayence apparaît, après Munich, comme le plus grand centre des Illuminés. Mais quels sont leurs objectifs précisément? Quels effets ces initiatives »éclairées« ont-elles eues sur l'ensemble de la population? C'est beaucoup plus problématique. L'étude des structures démographiques révèle une étonnante stabilité dans les comportements, y compris le respect du »temps clos« pour les mariages, même si la montée du taux des naissances illégitimes à la fin du siècle montre les premiers signes d'une perturbation dont on ne peut apprécier l'ampleur. Sans doute est-il trop tôt encore, à la hauteur des années 1790, pour juger des effets d'un mouvement qui ne s'affirme vraiment qu'à partir de 1780.

L'intérêt des problèmes posés, le très riche apport des communications, ne peuvent, chez le lecteur attentif d'un bout à l'autre de l'ouvrage, que susciter les questions: pourquoi s'arrêter, en si bonne route, à la veille des événements de 1792/1793 et ne pas continuer plus avant? Notre connaissance de l'Aufklärung à Mayence n'aurait-elle pas à gagner si des comparaisons étaient conduites avec d'autres villes rhénanes, Strasbourg par exemple? Et enfin, pourquoi la Révolution dans la toute catholique Mayence? Y avait-il quelque chose, là et pas ailleurs, dans les traits spécifiques du mouvement des Lumières en particulier qui y prédisposait? Autant de questions, et bien d'autres encore certainement, qui pourraient encourager Hermann WEBER, après cette réussite, à provoquer un nouveau colloque.

LOUIS CHÂTELLIER, Nancy

La Révolution en débats, Paris (Gelbard) 1987, 184 S. (Cahiers Bernard Lazare, 119–120).

Die Hälfte der Doppelnummer der führenden Zeitschrift der jüdischen Linken in Frankreich ist mit fünf Beiträgen der Französischen Revolution gewidmet, die unter dem Thema stehen »La Révolution de gauche à droite« (in den folgenden Heften sollen die Themenkomplexe »La Révolution en théories« und »Révolution française et nationalités« behandelt werden). In der Einleitung (S. 17–24) geht Pierre-André TAGUIEFF der Frage nach, wie weit in der heutigen Situation die Zweihundertjahrfeier der Revolution der Mythologisierung bzw. der Interpretation der Ereignisse dienen kann und wird. TAGUIEFF geht dabei davon aus, daß es drei verschiedene Debatten um die Französische Revolution in Frankreich geben wird: eine wissenschaftliche Debatte, bei der sich angesichts der in Frankreich vorgehenden Revision der Revolutionshistoriographie jene aus dem anglo-amerikanischen Liberalismus kommende Richtung verstärken dürfte, die den Charakter der »bürgerlichen Revolution« weiter in Frage stellen und statt dessen die schon in der deutschen konservativen Revolutionshistoriographie 1930 von Adalbert Wahl vertretene These von der »Entgleisung« der Revolution (François Furet) verstärkt betonen wird. Eine zweite Debatte wird sich laut TAGUIEFF in den Medien vollziehen, die ebenfalls die revisionistischen Tendenzen der Zeit unterstützen dürfte, während eine dritte Debatte, die